

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal, Lentente 656-02.

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

ABONNEMENTS	
FRANCE	STRANGER
Un an.... 80 fr.	Un an.... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois. 20 fr.	Trois mois. 28 fr.
Chèque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

« Dans la fosse aux ours »

Réponse à un faux-jeton

Dans le journal *l'Humanité* du 31 août dernier a paru un article intitulé : « Dans la Fosse aux Ours. Les Libertaires peints par eux-mêmes. » Connaissant toute la profondeur de mon ignorance, je ne me permettrai pas ici de faire du journalisme, mais, sous le coup de la plus complète indignation, je ne puis m'empêcher d'écrire.

Tout d'abord, je remarque le parti pris général de l'auteur, en nous traitant tous d'ours. Je ne crois pas que les anarchistes soient cela, mais plutôt des idéalistes révoltés par les laïdes du monde, par l'inefficacité des œuvres de nos préteurs et hypocrites réformateurs et par l'empêtrément quotidien des autoritaires sur l'état moral que, seuls, les anarchistes peuvent établir. Et quand je dis « anarchistes », je ne parle que de ceux-là qui le sont véritablement. En conséquence, l'adjectif vrai est de trop, tandis que si je veux critiquer les autres, je dirai alors les faux anarchistes, afin de faire une distinction consciente.

L'auteur, ne trouvant pas le terme d'ours suffisant, va jusqu'à nous traiter de maboules et pour ainsi dire de tous. Nous préférons ce titre, il est plus énergique et c'est justement celui qu'on nous attribue depuis le commencement des temps. Sans aller chercher si Moïse, Socrate, Jésus furent des anarchistes, — ce que nous croyons, malgré la falsification intéressante de leurs œuvres, — je ferai remarquer qu'eux-mêmes furent traités de fous par tous les esprits étroits du temps. D'ailleurs, en lisant les récits de leur vie, nous comprenons que les enseignements de Moïse, de Socrate, de Jésus sont les nôtres ; nous le saisissons, grâce à la douce sensation intérieure que nous en ressentons.

Mais, le rédacteur de *l'Humanité* ne voit sans doute en ces sages, comme en nous-mêmes, que des « maboules » en « complète dégénérescence ». D'ailleurs, voyons qu'elle est notre dégénérescence. Pour mon compte personnel, je suis loin d'accepter tout ce qui se dit dans le *Libertaire*. Mais vouloir un journal quotidien, tout faire pour qu'il subsiste, les nombreuses thunes qu'on lui envoie, tout cela n'est-il pas déjà une forte preuve de procréation consciente ? Il est certes difficile de contenir tout le monde, même les anarchistes, mais n'ont-ils pas pour eux le grand esprit de fraternité ? Or, lorsque quelqu'un d'entre nous est mécontent des œuvres de ses frères, il conseille, s'explique, et si l'œuvre subite dans le même état, il s'écarte. Cependant, cela n'atteint pas le fond, car aussi noirs que nous sommes, nous croyons encore être les véritables créateurs de la pierre blanche aux multiples reflets. Celle-là, ne se tient pas. Donc, toute œuvre à présentation anarchique, sans être notre ne peut ternir l'anarchie. Si j'ai des regrets à manifester, c'est que le *Libertaire* soit plus syndicaliste qu'anarchiste, je veux dire par là que la place réservée à une seule branche du grand mouvement tient trop de place vis-à-vis d'autres non développées. Je regrette aussi d'y lire très souvent des termes grossiers, car l'idéalisme exclut toute grossièreté. Une jeune fille n'a-t-elle pas le droit d'être anarchiste ? Tous les miens répondront : « C'est plus qu'un droit, mais un devoir sacré. » Alors, quelle espèce de réflexion fera-t-elle lorsqu'elle lira des mots comme ceux-ci : « merde » ou « botter le cul » ? Je crois qu'elle aura tous les droits de rejeter cette feuille et que ceux qui emploient de tels mots effrayent la vertu et, par conséquent, chassent l'anarchie. Voilà une critique que l'on doit faire, et j'espère qu'on l'écouterera.

Je puis croire encore à une autre dégénérescence, mais elle ne provient que de l'adversité. Qui a voté la guerre et ses crédits ? Ce ne sont certes pas les anarchistes. Ceux-là, au contraire, n'ont pas voulu embrasser leurs doux et bons frères allemands et ont dû, par conséquent, lutter contre la guerre, échapper au joug militariste et aller crever au bâton comme des chiens. Or, je ne doute pas que ceux-là ne soient les meilleurs. Si leurs enseignements font défaut aujourd'hui, ce n'est pas notre faute, encore moins la leur.

Maintenant, peut-on nous accuser de dégénérescence en prenant pour type l'homme supérieur quest Reclus ? Parce qu'anarchistes, sommes-nous tenus d'être aussi forts que lui ? Certes, nous le voudrions bien. Je ne doute pas que, si chacun de nous était arrivé à l'anar-

tique, « Connais-toi toi-même », dirait Socrate ; « Aimez-vous les uns les autres », disait Jésus, tandis que Reclus ajouterait : « Tant que l'iniquité durera, nous, anarchistes-communistes internationaux resterons en état de révolution permanente. » Le communisme autoritaire marque en soi une déviation d'esprit, car l'autoritarisme ne peut pas s'accorder avec l'esprit fraternitaire. Quand on aime, on conseille, et une fois bien aimé, la parole seule suffit comme châtiment. Le prolétariat maître du pouvoir, c'est la perpétuation du mal, parce que le pouvoir porte en lui-même le germe du mal d'autorité physique.

Je ne dirai pas que le critique de *l'Humanité* soit un hypocrite, car je n'insulte jamais personne, mais je remarque que la tournure de son article est bien faite pour cacher la vérité et éloigner les hommes de notre idéal.

Les critiques de cette espèce sont donc les conservateurs du mal, c'est-à-dire les plus grands responsables des crimes de ce monde.

Emile COTTIN.

Compiègne, le 1er Septembre 1924.

Les dernières convulsions des pères de la C.G.T.U.

En première page de *l'Humanité*, Jean Bréard nous apprend que « la C.G.T.U. fixe à nouveau sa position ». Nous serions assez curieux de connaître cette position, car depuis pas mal de temps l'organisme confédéral nous a habitué à une série de volte-face qui sont fort loin de faire honneur aux protagonistes de l'Unité par le vaste.

Le premier passage critiqué est un fragment de l'article de Guigui (*Libertaire* du 24 juillet 1924). Le voici : « Leur opinion sur le syndicalisme : ... Nous considérons en effet que le syndicalisme, comme une pièce de fonte dans laquelle on a constaté de nombreuses souffrances au moment où elle est presque terminée et qui la rendent inutilisable, a besoin d'être refondue. » Dans *l'Homme et la Terre*, Elisée Reclus nous dit (page 534 du VI^e volume) : « Le progrès conscient n'est pas un fonctionnement normal de la société, un acte de croissance analogue à celui de la plante ou de l'animal ; il n'éclot pas comme une fleur, mais se comprend par un acte collectif de la volonté sociale, qui arrive à la conscience des intérêts solidaires de l'humanité et les satisfait à mesure et avec méthode, se consolidant d'autant plus que cette volonté s'entoure d'acquisitions nouvelles. Ce changement d'économie dans l'emploi des forces se manifeste surtout dans les grands mouvements, révolutions violentes ou applications de procédés nouveaux. On jette au rebut, comme inservables, les vieux appareils, les hommes assouplis à l'ancien travail. Cependant, l'idéal est de savoir tout user, d'employer les déchets, les résidus, les scories, car tout est utile entre les mains de celui qui sait ouvrir. » Au point de vue réorganisation, la comparaison de Guigui est parfaitement identique. D'ailleurs je ne vois rien dans le passage critiqué qui soit de nature à faire qualifier son auteur d'ours ou de maboule. C'est la protestation d'un mécontent. Bon nombre d'entre nous sont, de cœur, syndicalistes et non syndiqués. Pourquoi ? Parce que le syndicalisme tel qu'il est pratiqué maintenant a perdu son esprit primordial. On cherche beaucoup plus le nombre que la qualité. Il s'ensuit un perpétuel empiètement de la part des syndiqués non instruits dans la matière. Ainsi, nous avons vu la C.G.T.U. donner vingt-cinq millions au Tigre pour continuer la guerre, alors que le syndicalisme est d'essence antimilitariste. C'est donc l'argent des copains qui sera à perpétuer une œuvre diamétralement opposée à leur vue finale. D'où notre retrait provisoire jusqu'à ce que le syndicalisme reprenne sa voie primordiale, pour n'en plus jamais sortir. En tout cas, les anarchistes ne seront jamais les derniers dans une grève.

L'autre passage critiqué est de J. Baillot (*Libertaire* du 24 juillet 1924). Ce copain a eu le malheur d'écrire : « Il nous importe peu, en effet, que la bourgeoisie ou le prolétariat soit au pouvoir. » Eh bien ! oui, il nous importe peu que nous changions de maîtres, mais ce qui nous importe beaucoup, c'est de n'en plus avoir.

Si le faux jeton de *l'Humanité* avait lu l'ouvrage de Reclus, qu'il cite, ainsi qu'*Evolution et Révolution*, du même auteur, il eut compris que l'établissement de l'état moral n'est possible qu'en rendant à chacun son esprit d'in-

Celui-là aussi doit être libéré

Voici quelques mois, un procès d'intelligence avec l'ennemi eut lieu devant les assises de la Seine, l'épilogue fut la condamnation à dix années de détention de l'incuré, un nommé Pire, industriel.

Aujourd'hui, nous allons reprendre et suivre les faits scandaleux de cette pénible affaire, montrer par quels moyens la magistrature, en compagnie de l'ignoble police, parvint à son but qui était le maintien dans une prison d'un homme, père de famille, ayant à son actif une trop grande dose de confiance et de narval.

Avant tout, nous nous devons de déclarer que cet article n'est inspiré par aucun esprit de lucratif, pas plus que par intérêt ; seul, le souci d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur une pénible situation nous guide.

Pire, associé d'un établissement de céramique, vit l'usine occupée pendant la guerre par les Allemands, ce fut que sur l'ordre du gouvernement ayant de Broquerville à sa tête et le baron Coppée comme inspirateur, que les petits industriels belges reprirent des relations économiques avec la commandantur, il y furent même contraints par la levée du moratorium, mesure menant inévitablement à la faillite si ceux-ci ne voulraient pas obéir aux injonctions de la haute banque.

Le baron Coppée poursuivi pour intelligence avec l'ennemi, fut acquitté, alors que Pire était arrêté et maintenu à la Santé, sous la même inculpation, ceci, sous le râlageux prétexte que l'accusé avait fait de la représentation pour des bois hollandais et que lesdits bois avaient pu servir à construire les tranchées allemandes sur le front français !

Un ressortissant de notre deux pays se voyant sous le coup d'une semblable incitation et connaissant les méthodes de Thémis, se serait empressé de prendre le large, mais Pire, incurable confiant, alla de lui-même se jeter dans la gueule du loup ; il crut, le malheureux, aux paroles mielles d'un juge renommé pour sa canaillerie et, pendant qu'il se morfondait en une cellule, l'autre lui préparait un bon petit traquenard.

En effet, au cours d'une discussion avec un expert, désigné par Joussetin, il fut tout surpris d'entendre ce parfaît fou, ayant conservé tout son patriotisme d'officier d'administration, lui déclarer textuellement : « Pendant la guerre, j'ai trouvé dans les tranchées allemandes des boîtes de sardines provenant de Hollande et, puisque vous, le délinquant, vous êtes poursuivis en tant que représentant d'une firme hollandaise, vous êtes, par conséquent, coupable. » Cet expert baroque, ce crétin, allait, dans sa fureur de l'étranger, jusqu'à confondre boîtes de sardines avec morteaux de bois !

Pire s'en plaindit amèrement au juge qui l'assura qu'aucun compte ne serait tenu des élucubrations de l'expert, cependant, cela ne l'empêcha pas de glisser ces impétiles dans le dossier qui servit de document massue au procès et furent la cause d'une condamnation si féroce que les jurés, attirés, signèrent une demande de recours en grâce.

A présent, que vont faire les Pouvoirs publics ? Que va tenter la Ligue des Droits de l'Homme ? Elle qui sait plus que tout autre que si, pendant la guerre, il y eut intelligence avec l'ennemi, elle le fut pratiquement par les étaux-majors généraux, puisque un des généraux avouait cyniquement qu'un accord tacite existait pour que les Q.G. ne fussent pas bombardés ! Va-t-elle enfin admettre que le temps de réhabiliter les morts est passé ? Et qu'il serait peut-être nécessaire de penser aux vivants, surtout lorsque ceux-ci, étrangers, sont victimes des procédés ignobles de juges français.

S'il le faut, nous reviendrons sur cette pénible affaire, nous apporterons de nou-

velles comparaisons qui montrent que les puissants sortent toujours indemnes des sales pattes de la justice, alors que les humbles en sont toujours victimes ; pour celui-là comme pour les autres, nous voulons que s'ouvre et le portes des prisons et que les mots honteux employés pendant la guerre, soient relégués dans l'oubli des mauvais souvenirs.

HENRIDE.

La grève des Inscrits à Lorient

La grève des inscrits maritimes de Lorient s'accélère. L'ordre de grève est fidèlement exécuté au fur et à mesure de la rentrée des navires.

Une tentative de conciliation a été faite au bureau de M. Lacoë, administrateur de l'Inscription Maritime. Elle n'échoue.

Un procès-verbal de cette réunion a été dressé et transmis au sous-secrétaire d'Etat de la Marine Marchande, qui s'est entretenu téléphoniquement ce matin avec l'administrateur de l'inscription maritime à ce sujet.

La proposition faite par le principal armateur lorientais, M. Verhoeven, de la Compagnie de Chalutage, a été repoussée. Il proposait de faire partir les navires, les équipages laissant à terre un délégué pour la discussion de leurs revendications.

Un cortège de grévistes s'est formé cet après-midi et a parcouru la ville au chant de l'Internationale.

Le président du syndicat des armateurs, envisageant un lock-out patronal, a demandé au préfet maritime de mettre à l'abri les chalutiers dans l'arsenal.

Les inscrits tiendront bon, et de leur action tenace dérivera une victoire certaine.

La Société des Nations

Après la comédie de Londres, celle de Genève. C'est dans l'ordre des choses.

Les deux vedettes, c'est-à-dire Herriot et très courte, d'hier matin. Le président de Mac Donald, étaient présentes à la séance, l'assemblée salua successivement l'un et l'autre et leur souhaita la plus cordiale bienvenue. « Leur présence, déclara-t-il, est une preuve éclatante de l'intérêt qu'ils portent à la Société des Nations. »

Le visoné Ishi-prit ensuite la parole, pour rappeler l'anniversaire de la terrible catastrophe qui frappa son pays, mais il oublia de causer de la répression qui, à la même époque, s'abattait sur la classe ouvrière japonaise. Il oublia de parler de l'assassinat de Osugi et de sa famille, et dans cette assemblée pacifique, aucun représentant n'osa lui rafraîchir la mémoire, même pas « l'honorabile » secrétaire de la C.G.T.

Après quelques paroles de Gilbert Murray, délégué de la Grande-Bretagne, qui attira l'attention de la Société des Nations sur la protection des minorités, nos diplomates, qui sont de chauds partisans de la journée de deux heures, levèrent la séance et décidèrent de reprendre leurs travaux à quatre heures de l'après-midi.

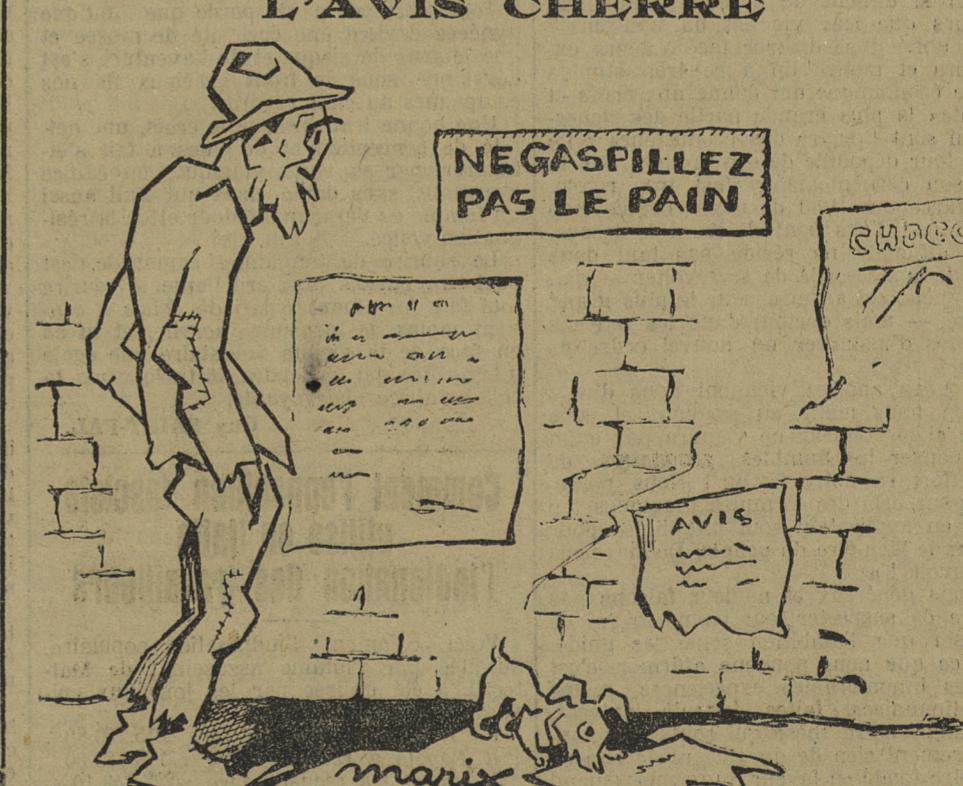
Une jeune brute

Dijon, 3 septembre. — L'enquête ouverte au sujet de la mort de M. Louis Sautot, qui se fratura le crâne sur le trottoir, ayant été bousculé par un jeune homme, a établi que ce jeune homme se nomme René Boute, âgé de 19 ans, actuellement en villégiature à Dijon chez sa tante, rue Brûlart, et dont la famille habite Billancourt.

Rentrant à bicyclette chez sa tante, Boute tentait d'écraser un chat sous un porche. Il s'attira des observations de M. Sautot, qui le menaça de lui tirer les oreilles. René Boute, à ce mot, sauta de bécane et se précipita sur M. Sautot. Un coup de poing sur la nuque, il le renversa sur la chaussée, où l'homme se fractura le crâne.

René Boute, conduit au Parquet, sera poursuivi pour coups ayant occasionné la mort.

L'AVIS CHERRE



Le pain à 1 fr. 30 ! Et avoir le culot de faire une telle recommandation !

Réalités anarchistes

On s'Imagine volontiers que tout ce qui a trait à l'anarchie est forcément indéterminé, vague et purement fictif. Il n'y a rien de plus erroné qu'une pareille conception. Si le reproche d'incohérence peut être adressé à l'anarchisme, il n'en est pas moins vrai qu'il peut être adressé également à tous les systèmes sociaux, depuis le communisme d'Etat, le socialisme, jusqu'au démocratisme et au monarchisme même.

Chaque système fournit de contradictions, et nous n'acceptons pas pour nous seuls ce reproche. Il est certain que dans notre mouvement libertaire les choses ne vont pas pour le mieux ; loin de le nier, nous le déplorons amèrement, et nous sommes de nombreux camarades unanimes à chercher les moyens qui feront de l'anarchisme un mouvement avec lequel il faudra compter.

C'est cette réalité première qui doit transformer nos milieux et leur donner toujours plus de puissance.

Les anarchistes, enfin soucieux de réalités, s'organisent pour la lutte efficace contre les politiciens de tous les partis d'autorité qui font peser continuellement sur le peuple le poids d'une tyrannie sans bornes. A nous s'uniront tous les hommes loyaux qui révoltés des abus et des crimes de l'autorité lui auront voué une haine inépuisable.

Les principes libertaires sont assez humains à tous les points de vue pour être compris de tous ceux qui de bonne foi s'y arrêtent. Notre difficulté à toujours été de les propager : cette propagande nous devons la mener intelligemment si nous voulons que les résultats soient en rapport avec les efforts.

L'anarchie n'est pas seulement l'idéal inaccessible qu'on s'est complu à diffuser. A cet effet, chacun reconnaît que dans le domaine du rêve rien n'est plus beau que l'anarchie. De là à identifier l'idéologue, le rêveur, l'utopiste avec l'anarchiste, il n'y a qu'un pas vite franchi.

On ne voit pas qu'à l'anarchie se rattache tout acte de révolte, toute affirmation d'une personnalité qui prend conscience d'elle-même. Toute revendication spontanée, tout élan vers la solidarité humaine, vers l'accomplissement d'un acte courageux et utile procède de l'anarchie, car nulle puissance extérieure ne peut ordonner cela qui fait justement la supériorité de l'homme.

Nos sentiments, nos aspirations, la raison elle-même, vont à l'anarchie. Notre esprit faussé, notre conscience lâche, font de nous des sujets des gouvernements. Pourtant ce n'est pas de notre faute à nous anarchistes si la réalité sociale actuelle est hideuse. Si plus de sympathie générale entourait nos manifestations en faveur des opprimés, l'atmosphère ne tarderait pas à devenir respirable, et les privilégiés innombrables de la société verrait avec une appréhension réelle et effarée se rapprocher la fin de leur règne. L'anarchie c'est la lutte permanente contre l'esprit d'autorité, cause unique d'injustice et d'iniquité.

Ce qui est un attrait incomparable vers l'anarchie, c'est cet esprit libertaire dont s'inspire le véritable anarchiste. Celui-ci, en effet, s'efforce de mettre en harmonie sa conduite avec ses convictions.

Dans ses relations avec les autres hommes, il écartera toute velléité d'imposition, qu'elle vienne d'autrui ou de lui-même, il cherchera à acquérir la maîtrise de soi et essaiera de se perfectionner constamment. Il a la volonté de se débarrasser des préjugés anciens et nouveaux et d'être toujours à même de juger froidement la situation du moment. Il réagit sur lui-même et raisonne même ses sentiments.

S'il n'y réussit que dans la mesure de ses moyens, cette volonté de bien faire, ce désir d'indépendance pour lui-même et pour les autres font de l'anarchiste un être sociable par excellence. Cela aussi est une réalité indéniable que l'homme — anarchiste ou non — qui a atteint un certain degré de culture intellectuelle est un ingouvernable. Il n'obéit pas à des ordres mais n'agit que suivant son inspiration.

S'il lui arrive d'obéir, il ne le fait que contraint par l'implacable nécessité. Son esprit reste libre, il n'est pas comme celui dont toute la vie se résume dans une obéissance passive. L'attitude fière et indépendante de l'anarchiste dans toutes les circonstances de la vie est donc pour nous le plus puissant moyen de propagande. N'oublions d'ailleurs pas qu'une attitude libertaire dénote chez celui qui peut l'adopter une fierté d'âme et une force de caractère incontestables, et dont l'exercice de l'autorité ne peut se prévaloir, car alors seule la force brutale a le dernier mot. Les autorités contraignent, tandis que les libertaires veulent persuader.

Est-il si difficile de persuader aux travailleurs que leur vie est un non-sens ? Qu'ils doivent se dresser face à leurs exploitants et mettre fin à ce trop stupide régime économique qui donne aux oisifs et parasites la plus grande partie des richesses qui sont l'œuvre des producteurs ? Le producteur dépouillé de son produit, et cela avec son consentement, c'est trop rigolo, et la farce dure tout de même depuis trop longtemps ! Tous sont d'accord là-dessus, et la difficulté ne réside pas tant dans l'idée de la nécessité de se révolter — qui, je le répète, est acquise pour le plus grand nombre — mais surtout dans les moyens pratiques d'instaurer un nouvel ordre de choses.

Des bons apôtres viennent nous dire : « Qu'on nous mette au pouvoir, et vous verrez si le bonheur ne viendra pas en récompenser les humbles prolétaires de leur effort en notre faveur ! Nous possédons pour cela des formules magiques qui mises en application sont infatigables pour assurer le bien-être du peuple. Donnez-nous le pouvoir ! »

Soyons généreux et ne leur faisons pas l'injure de suspecter leur bonne foi, ni de supposer que l'ambition seule les guide. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que les innombrables expériences, même révolutionnaires, faites jusqu'à présent, confirmant notre thèse qui soutient qu'autoritairement rien de durable ni de bon ne peut être fondé en faveur du peuple. Quand celui-ci aura compris qu'il ne doit pas tolérer que des individus se bissent au pou-

voir sous prétexte d'assurer la bonne marche des affaires publiques, alors vraiment commencera l'époque des réalisations fécondes.

Dans ce sens-là, et afin d'éclairer les prolétaires sur le véritable problème social, nous devons nous unir pour organiser dans les meilleures conditions possibles notre propagande. Les camarades de bonne volonté se mettront à l'œuvre pour réaliser la vulgarisation des principes libertaires que nous voulons situer dans la vie quotidienne des travailleurs.

Nous voulons les éprouver au contact des réalités, et sans nous lasser par des insuccès trop compréhensibles à l'époque que nous traversons. Pour ce travail méthodique, nous ne serons jamais trop nombreux, et tous les amis se doivent d'appeler leur concours.

Les compagnons anarchistes contribuent ainsi à leur satisfaction personnelle, et à rendre un grand service aux travailleurs en leur faisant prendre conscience d'eux-mêmes. C'est une tâche bien digne de la cause que nous défendons, et nous nous efforcerons de la mener à bien.

PETROLI.

Par désespoir

Mme Henriette Charasson, dans un livre sur le rôle de la femme à notre époque, dépeint la disparition de cette économie ménagère qui était la pierre angulaire de l'ancien gynécée.

Cinémas, bas de soie, cigarettes de luxe, nous énumérons les plaisirs frivoles de nos jeunes cydalises, et elle parle, pour s'indigner de sa disparition, de cette petite dot qui permettait aux jeunes ménages de s'installer assez solidement et de durer plus que les roses de l'amour, lorsque les matins deviennent moins doux et que la lune de miel n'éclaire plus les soirs moroses.

Mais cette conseillère, que j'appellerai volontiers « Tante Marie des jeunes époux », ne voit pas assez pourquoi la femme pauvre moderne se détourne de ces besognes monotones qui étaient autrefois la poésie didactique des humbles ménages.

Disons-le lui tout net : cette attitude de prodigalité est la fille naturelle, non pas du moindre délicat appelé l'Ennui, mais de l'horrifique Désespoir.

Oui, madame Charasson, la femme, la jeune fille pauvre, en face de l'inutilité qu'elle constate d'une économie qui ne sera plus à rien, se révolte et devient prodigue. Elle joue sa vie, parce qu'elle est tellement sûre qu'il est impossible de l'amender, peu à peu et de la rendre meilleure.

Les prix inabordables, non seulement des denrées usuelles, mais des vêtements, des meubles, des loyers, lui imposent le rai-

sonnement suivant : « Si j'économise, si je me prive, cela ne me servira de rien. Ce que je mettrai de côté en n'allant point au ciné, en n'achetant pas ce chapeau ou ces bas à jour, une augmentation nouvelle du pain et de la viande me l'enlèvera dans quelques jours ! A quoi bon ! »

Pourquoi, madame Charasson voudrait-elle qu'une femme jeune, jolie, qui sent en elle des puissances de honneur et de joie, se sacrifie au Moloch d'une économie patiente qui l'amènera au seuil de la vieillesse sans qu'elle ait goûté aux fleurs et aux fruits de juvence perdue ?

Elle n'a pas la prétention de ressusciter, dans ces coeurs modernes, la flamme des nymphes éteinte des croyances abîmées. Alors ?... Il faut qu'elle se réigne à les voir devenir libertaires, du moins dans certaines formes de leur vie où elles sculptent selon un mode plus hardi et plus large.

Les inconvenients de cette existence ainsi librement conquise, nous les connaissons. Le heurt est plus terrible avec les dures lois sociales. Certaines sont vaincues avant d'avoir tenté quelques pas sur le stade. Mais quelques-unes réussissent à atteindre le but.

Le temps des petites oies blanches qui marchaient en file est bien passé. M. Hippolyte Taine nous les avait montrées avec tout leur charme désuet et toute leur candeur naïve. La vie plus chère, la vie qui trépide a écrasé les fleurs d'or de ces champs de marguerites.

Il n'y a rien à faire, Mme Marie, il n'y a qu'à pleurer, si vous le voulez en compagnie de Paul Verlaine. Mais non ! Il faut espérer, au contraire, et croire que de cette prodigieuse indépendance de la femme naîtront des facilités nouvelles et de fécondes révoltes contre les injustes lois.

Par désespoir de ne plus pouvoir « joindre les deux bouts », la femme jette l'aiguille et le fer à repasser, mais elle ouvre des yeux nouveaux sur la vie nouvelle, et j'en connais qui, par des procédés libres et naturels, sans coercition et sans correction, savent éléver parfaitement des enfants à l'espérance dans un corps vigoureux...

Tout n'est pas perdu parce que l'antique gynécée devient une curiosité de musée et que le sens du risque et de l'aventure s'est développé sous le front gracieux de nos compagnes au clair regard.

Une bonne franchise, je le crois, une netteté de conception et de vues a fait s'affondrer, par sa vertu magique, un édifice charmant, sans doute, mais qui était aussi un temple de l'amour menteur et de la résignation voilée.

Le sourire de ton amie, camarade, est peut-être parfois plus cruel que le sourire tout fait des amantes de jadis. Mais il connaît moins de mensonge servile, et tu as en face de ta virilité volontaire une égale intelligence qui deviendra, si tu le veux, ta collaboratrice clairvoyante.

Guy SAINT-FAL.

Comment l'opposition fasciste utilise en Italie l'indignation des travailleurs

Voici comment l'indignation populaire, suscitée par l'infâme assassinat de Matteotti, a été utilisée par les journaux suivants :

La Justizia a recueilli Lire 215.180.80
Il Popolo a recueilli Lire 179.885.00
Avanti ! a recueilli Lire 227.749.10.

Avec cela le fascisme est sérieusement menacé.

La vie tragique de l'enfance à la campagne

(Suite)

Il y a peu près trois ans, le Bureau international du Travail et la Société des Nations se sont occupés de cette grave question de l'enfance à la campagne, en cherchant à réglementer, à fixer les conditions et l'âge d'admission des enfants au travail agricole.

Mais jusqu'à ce jour rien n'a été fait ; on s'est contenté de part et d'autre à élaborer des projets et des conventions qui dorment maintenant dans les cartons et qui n'en sortiront à nouveau, quelque jour, que sous la pression et l'activité des organisations syndicales.

Il faut, en effet, bien nous pénétrer de cette réalité : les conditions d'existence qui étaient faites aux petits prolétaires des champs il y a quinze à vingt ans existent toujours aujourd'hui, du moins dans les régions du Centre. Absolument rien encore n'a été changé. Je n'en veux pour preuve que les lettres de mon jeune frère au cours de ces dernières années, lettres qui reflètent exactement les mêmes misères et les mêmes maux que j'ai endurés dans ma prime jeunesse.

Certes, les politiciens qui, eux, ne s'embarassent pas de scrupules et n'ont jamais cherché à pénétrer la vie paysanne, ne manquent pas de faire retomber le malheur et la dure existence des pauvres gosses sur le dos de leurs parents.

Cette manière de voir prouve tout simplement leur incapacité en matière sociale et leur prodigieuse insuffisance à remédier en quoi que ce soit à la terrible situation des enfants pauvres. Comment, en effet, peut-on rendre responsable d'un pareil état de choses une malheureuse famille agricole ?

Le prolétariat des champs, le journalier, n'apporte chaque jour au foyer qu'un salaire dérisoire ; sa femme, de temps à autre, parvient à faire une journée, si par là, de quelques francs. La gêne, toujours, règne à la maison. Dans de pareilles conditions, il faut donc que l'enfant, garçon ou fillette, dès l'âge de 11 ou 12 ans, soit à la merci de gagner sa propre vie.

Aussi l'arrache-ton de bonne heure à l'école pour l'envoyer travailler dans une ferme. Et quel travail ! Un véritable travail de force. Le jour où il quitte sa famille et les bacs de l'école, il peut être assuré de ne plus jamais connaître le repos, de ne plus seulement avoir le temps de se débrouiller autrement qu'à la hâte dans quelque ruisseau. Il est vrai que la pluie et les orages suppléent parfois à tous ces inconvenients, et je ne puis me rappeler sans quelque orgueil les jours où, parmi les champs et les folles herbes, je courais comme un fou sous les cascades d'eau qui jaillissaient des cieux livides, fendant la terre nourricière, cette terre dont les entrailles crurent sous la peine et le labour des hommes.

C'est, en effet, une existence tragique et douloureuse que même le fils du journalier dans nos campagnes, et qui débute comme porcher ou commis.

Je le fus moi-même pendant deux ans, et bien des fois, dans les jours mornes de l'automne où, à l'abri sous une haie en faisant cuire dans un feu rustique quelques pommes de terre, tandis que mon troupeau de goélets s'escrimait du groin à retourner le sol, je songeais à Eumeù gardant les porcs d'Ulysse. J'avais encore, quoique paria, le privilège de revivre au milieu de l'immense solitude qui m'entourait quelques scènes de la vie des héros de l'antiquité. Mais combien, hélas ! n'avaient pour tout horizon que l'affreuse misère et le dénuement profond qui enveloppaient leur âme comme un noir linceul !

Le grand soir !... Quelle fouteuse !... Mais il faut laisser croire le contraire. Et affirmer, au contraire, que ceux qui désirent réellement une transformation radicale de l'abject régime bourgeois, sont au contraire les pires suppôts de ce régime.

Et en avant la calomnie, les ragots et les mauvaises rumeurs !

On présente les anarchistes comme des hallucinés. On publie des extraits de leurs articles : « Les libertaires peints par eux-mêmes ! » On met sur un même plan : le Libertaire, le Temps et la Liberté. On écrit : « Les chiens aboient », alors qu'ils ne font que répondre aux chiens qui hurlent sinistrement dans le désert des conceptions dites « communistes ».

S'indigner ? A quoi bon ? Mieux vaut faire ressortir la haute fantaisie du capitaine Treint, moscovite par dépôt de n'avoir pu devenir Polonais, faisant appel aux bons sentiments des petits porteurs de fonds russes qui « devraient avoir honte » de réclamer de l'argent à leurs frères de Russie.

Le grand soir !... Quelle fouteuse !... Mais il faut laisser croire le contraire. Et affirmer, au contraire, que ceux qui désirent réellement une transformation radicale de l'abject régime bourgeois, sont au contraire les pires suppôts de ce régime.

Et au contraire, que celles qui, dans ces horreurs que dans un hoquet de dégoût, retrouvent une sorte de plaisir, de joie dans quelqu'un qui se débat dans la haine dans ces cerveaux d'enfants ? Non ! probablement, il faut encore du sang... à vos mufles altérés, il faut encore de la chair fraîche, pour la transformer en pourriture sur laquelle vous bâtiez vos temples d'orgueil !... Et puis... notre grrrand écrivain (?) pourrait peut-être croire que je fais ici une publicité gratuite à « son œuvre »... Et pour rien au monde je ne vous laisserai cette illusion !...

Pauvre type ! Oui, en effet, le soir, à la veillée, nous instruirons les tout petits de « votre crime » ! Mais, surtout, n'allez pas croire « qu'ils tressailleront de joie dans un frémissement d'orgueil »... car vous seriez encore une fois dans l'erreur la plus profonde !

Non ! non ! et non !... c'est un jeune ici qui vous répond, caporal « littérateur » !...

Nous instruirons les enfants, oui... mais de telle façon qu'ils ne repartiront pas de ces horreurs que dans un hoquet de dégoût, pour votre ignorance criminelle et impardonnable !...

Et puis... vous qui êtes les maîtres de l'heure, vous, n'êtes-vous pas plus criminels encore, de mettre de tels ouvrages (?) dans les mains de ces chers innocents ?

Et c'est pourtant pour aboutir à cela que toute une nuée de commis-voyageurs s'agit, palabre, empêti de feuilles de choses démagogiques, impératives, parfois contradictoires.

Sous la façade du communisme ou du syndicalisme, des hommes intrigants, marchandent leur influence, cherchent les moyens les plus sûrs pour faire du troupeau qu'ils sont censés diriger vers la libération une foule soumise, obéissante à leurs fantaisies, en même temps qu'une source inépuisable de satisfactions matérielles.

Le grand soir !... Quelle fouteuse !... Mais il faut laisser croire le contraire. Et affirmer, au contraire, que ceux qui désirent réellement une transformation radicale de l'abject régime bourgeois, sont au contraire les pires suppôts de ce régime.

Et c'est pourtant pour aboutir à cela que toute une nuée de commis-voyageurs s'agit, palabre, empêti de feuilles de choses démagogiques, impératives, parfois contradictoires.

A la vrière, si le cœur vous en dit, mais très peu, pas du tout, pour nous.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Après une semaine d'hésitation, notre bienveillante conœur l'Humanité s'est tout de même décidée à signaler à ses lecteurs les représentations du « Grand Soir », « la force de propagande de cette pièce sociale » étant, écrit-elle, indéniable.

Je comprends bien les causes qui ont motivé cette déclaration tardive, ainsi que l'hésitation du bulletin officiel pour la France de la République russe. C'est que toutes ces histoires de groupements plus ou moins secrets, cette vie de sacrifices constants, ainsi que la bombe finale, tout cela c'est vieux jeu, roccoco, bon à classer aux archives. Les méthodes ont changé. On prépare maintenant la Révolution dans des bureaux cirés, dont l'entrée est soigneusement gardée par des huissiers bien stylés. Tout se fait méthodiquement, financièrement, disciplinairement...

Pour se faire des adeptes des ouvriers groupés économiquement, on achète les chefs qu'ils se sont inconsciemment donnés. Ceux qui résistent sont traînés dans la boue. Rien n'est plus simple.

</div

A travers le Monde

Le Congrès des Trade-Unions

LES RELATIONS AVEC LA RUSSIE

Les délégués russes venus de Moscou par la voie des airs pour assister aux travaux du Congrès des Trade-Unions, ont pris place, cet après-midi, dans la salle du Congrès. A leur entrée, tous les délégués se levèrent et les applaudirent longuement.

Cette manifestation n'empêche d'ailleurs pas le Congrès de repousser, quelques minutes plus tard, à une forte majorité, une proposition tendant à l'établissement d'une internationale de toutes les organisations syndicales. Cette proposition avait, au fond, pour but d'établir des relations officielles avec les organisations syndicalistes des Soviets.

Le vote du Congrès montre donc que les travailleurs britanniques ne sont pas encore disposés à s'unir à leurs camarades russes.

CRITIQUES CONTRE LE PLAN DAWES

Le président de l'Assemblée donna ensuite lecture d'une lettre dans laquelle le secrétaire du « Mouvement National de la Minorité » déclare que le rapport Dawes constitue une première manœuvre du capitalisme américain en vue d'une exploitation de l'Europe, exploitation qui aura des conséquences désastreuses pour le bien-être des classes laborieuses anglaises.

Il est déplorable, ajoutait le signataire de la lettre, que les mains des travailleurs anglais soient liées sur cette question du plan Dawes, parce que c'est un gouvernement travailliste qui s'est engagé à le faire appliquer.

Enfin, un orateur, revenant sur le rapport des experts, demanda comment le Congrès pourrait se prononcer en faveur de la nationalisation des chemins de fer, sans s'opposer au plan Dawes qui prévoit la dénationalisation des chemins de fer allemands.

ROUMANIE

LES RELATIONS RUSSO-ROUMANES

On peut constater depuis quelque temps une certaine détente dans les relations entre la Roumanie et la Russie des Soviets. C'est ainsi que l'officieux *Vitorul* modère ses attaques contre le gouvernement de Moscou, et formule des conclusions plus rassurantes pour la paix balkanique.

Dans les milieux politiques on espère que l'accord intervient à Londres entre l'Angleterre et la Russie facilitera le règlement des différends russe-roumains.

UN DERAILLEMENT

Un train de marchandises a déraillé près de Sibir. La locomotive et deux wagons sont tombés dans un ravin. La circulation a été interrompue pendant vingt-quatre heures sur la ligne.

ALLEMAGNE

UN MANIFESTE DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

La Social-Démocratie publie dans le *Vorwärts* un manifeste invitant le gouvernement du Reich à dissoudre le Reichstag. Elle se plaint de ce que la prolongation de la durée de travail ferait peser tout le fardeau des réparations sur les épaules du prolétariat allemand. D'autre part, la constitution du bloc bourgeois entraînerait l'isolement du Reich, par une recrudescence du nationalisme étranger, et la désagrégation économique.

Désignant enfin l'alliance des nationalistes avec les communistes, le manifeste conclut en appelant les socialistes à une série de manifestations contre les nationaux allemands.

ÉTATS-UNIS

LE CHANTEUR RUSSE CHALIAPINE

Le « New-York Herald » écrit : « Fiodor Chaliapine a l'intention de faire le tour du monde pendant la saison 1925-1926. M. Chaliapine se rendra d'abord en Europe. Il chantera en Italie, en France, en Espagne, en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Vers le mois de novembre,

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIÈME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

— Oh ! ils sont dans un parfait état de conservation, s'écria Lousteau. Le *Voyage* n'est pas coupé, ni le Paul de Kock, ni le Ducange, ni celui-là sur la cheminée. *Considérations sur la symbolique*, je vous l'abandonne ; le mythe est si ennuyeux, que je le donne pour ne pas en voir sortir des milliers de mites.

— Eh bien, dit Lucien, comment ferez-vous vos articles ?

Barbet jeta sur Lucien un regard de profond étonnement, et reporta ses yeux sur Etienne en ricanant :

— On voit que monsieur n'a pas le malheur d'être homme de lettres.

— Non, Barbet, non. Monsieur est un poète, un grand poète qui enfoncera Canalis, Béranger et Delavigne. Il ira loin, à moins qu'il ne se jette à l'eau, encore irait-il jusqu'à Saint-Cloud.

— Si j'avais un conseil à donner à monsieur, dit Barbet, ce serait de laisser les vers et de se mettre à la prose. On ne veut plus de vers sur les quais.

Barbet avait une méchante redingote boutonnée par un seul bouton, son col était gras, il gardait son chapeau sur la tête, il

portait des souliers, son gilet entr'ouvert laissait voir une bonne grosse chemise de toile forte. Sa figure ronde, percée de deux yeux avides, ne manquait pas de bonhomie ; mais il avait dans le regard l'inquiétude vague des gens habitués à s'entendre demander de l'argent et qui en ont. Il paraissait rond et facile, tant sa finesse était colonnée d'embonpoint. Après avoir été commis, il avait pris depuis deux ans une misérable petite boutique sur lequel, d'où il s'élançait chez les journalistes, chez les auteurs, chez les imprimeurs, y achetant à bas prix les livres qui leur étaient donnés, et gagnant ainsi quelque dix ou vingt francs par jour.

Riche de ses économies, il flairait les besoins de chacun, il espionnait quelque bonne affaire, il escamptait au taux de quinze ou vingt pour cent, chez les auteurs génés, les effets des libraires auxquels il allait le lendemain acheter, à prix débattus au comptant, quelques bons livres demandés ; puis il leur rendait leurs propres effets au lieu d'argent. Il avait fait ses études, et son instruction lui servait à éviter soigneusement la poésie et les romans modernes. Il affectionnait les petites entreprises, les livres

En peu de lignes...

— Pour activer le feu d'un réchaud, Mme Louise Reinhard-Laforges, 66 ans, rue Sébastien, à Dijon, jeta de l'essence de pétrole sur le charbon. Le bidon d'essence prit feu, explosa, et l'imprudente, grièvement brûlée, fut transportée à l'hôpital, où elle expira peu après dans d'horribles souffrances.

— Voulant corriger un jeune garçon qui l'avait injurié, l'ouvrier maçon Louis Santot, 42 ans, rue Barbisey, à Dijon, s'avanza vers lui, mais l'autre le repoussa et Santot tombant sur le bord du trottoir, se fendit le crâne. Transporté à l'hôpital, il expira après avoir subi l'opération du trépan.

— On sait que les pêcheurs du Croisic refusent de laisser les vedettes à pétrole étrangères au port débarquer leurs poissons, les mareyeurs, par mesure de représailles, avaient décidé de ne plus acheter de poissons aux pêcheurs croisiais.

— Cette résolution fut d'application assez éphémère : certains mareyeurs ayant acheté du poisson malgré leurs promesses, les autres dirent, bon gré, mal gré, en faire autant.

— Les pêcheurs croisiais ont donc finalement eu gain de cause, et les vedettes à pétrole n'ont pas reparu.

— Le corps du capitaine Mauffret, du vapeur *Saint-Philibert*, qui disparut mystérieusement pendant la traversée de Nootout à Pomic, il y a une dizaine de jours, vient d'être repêché en face de la Borne. La famille du défunt, habitant Saint-Gildas-de-Rhuys, a été prévenue télégraphiquement par les soins du maire.

— M. Antoine Vaissière, 63 ans, propriétaire à Saint-Martin-Cantalès, était disparu depuis trois jours.

— On vient de retrouver son cadavre roulé par les eaux grosses de la Maronne dans laquelle, à la suite d'un faux pas, le vieillard est tombé en traversant sur une passerelle dangereuse.

— La petite Berthe Coste, deux ans, est tombée accidentellement dans un fourneau que des ouvriers souffraient. Retirée au prix de gros efforts, à demi-asphyxiée et portant des contusions multiples, la fillette est dans un état désespéré.

— Depuis quelque temps, les émigrants italiens, syriens et arabes, de passage à Marseille, étaient impunément exploités par des individus qui, contre le paiement d'assez fortes sommes, les nantissaient de faux passeports et les conduisaient dans les ports du Nord, où ils étaient abandonnés dans la plus grande détresse.

— Deux de ces escrocs viennent d'être arrêtés. Ce sont : Jean Mariani, se disant courrier, 43 ans, et Antonio Ambiga, menuisier, 36 ans. Tous deux paraissent être affiliés à une bande qui fut arrêtée dernièrement à Paris pour des faits identiques. Deux de leurs complices, notamment un restaurateur, chargés du racolage des émigrants, ont été également écorvés.

Jetée dans le canal

Marseille, 3 septembre. — La nuit dernière, des cris déchirants réveilleront les habitants du village de Saint-Gilles-de-Gard. Une voix de femme appelaient au secours. On accourut au bord du canal d'où provenaient les cris. Mais il était trop tard. Une jeune fille, attaquée par des malandrins, avait été précipitée dans le canal, et le courant très rapide avait entraîné le corps. Les bandits avaient déjà disparu. Des recherches furent effectuées toute la matinée, mais le cadavre ne put être retrouvé.

La victime est une jeune fille du pays, âgée de 17 ans. Le parquet de Nîmes s'est efforcé d'établir quel fut le mobile de ce forfait.

An pays du prolétariat

COMMENT LES SOVIETS BRISENT UNE GREVE

Riga, 6 septembre. — On demande de Pétrrogrod que des détachements de mitrailleurs gardent les approches des docks du port, où des chômeurs sont utilisés pour briser la grève des dockers, laquelle, déclenchée pour une question de salaires, affecte actuellement 15.000 ouvriers employés dans le port.

La Tchéka a fait procéder à l'arrestation du comité de grève dont les membres ont été déportés à Mourmansk (Agence Radio).

d'utilité dont l'entièreté propriété contenait mille francs et qu'il pouvait exploiter à son gré, tels que l'*Histoire de France mise à la portée des enfants*, la *Tenue des livres en vingt leçons*, la *Botanique des jeunes filles*. Il avait laissé échapper déjà deux ou trois bons livres, après avoir fait revenir vingt fois les auteurs chez lui, sans se décider à leur acheter leur manuscrit. Quand on lui reprochait sa cupidité, il montrait la relation d'un procès fameux dont la copie, prise dans les journaux, ne lui coûta rien, et lui avait rapporté deux ou trois mille francs.

Barbet était le libraire trembleur, qui vit de noix et de pain, qui souscrit peu de billets, qui grappille sur les factures, les réduit, colporte lui-même ses livres sur ne sait où, mais qui les place et se les fait payer. Il était la terreur des imprimeurs, qui ne saivaient comment le prendre : il les payait sous escampe et rognait leurs factures en devinant des besoins urgents ; puis il ne se servait plus de ceux qu'il avait étrillés, en draginant quelque piege.

— Eh bien, continuons-nous nos affaires ? dit Lousteau.

— Eh ! mon petit, dit familièrement Barbet à moi dans ma boutique six mille volumes à vendre. Or, selon le mot d'un vieux libraire, les *livres* ne sont pas des *francs*. La librairie va mal.

— Si vous allez dans sa boutique, mon cher Lucien, dit Etienne, vous trouverez sur un comptoir en bois de chêne, qui vient de la vente après faillite de quelque marchand de vin, une chandelle non mouchée, elle se consume alors moins vite. A peine éclairé par cette lueur anonyme, vous apercevrez des casiers vides. Pour garder ce néant, un petit garçon en veste bleue souffle dans ses doigts, bat la semelle, ou se brasse comme un cocher de fiacre sur son siège.

— Regardez ! pas plus de livres que je n'en ai

En lisant les autres...

Autour d'un crâne

Si cette histoire vous amuse, lisez-là, ça vaut toujours mieux que de s'alcooliser :

L'histoire est vraiment si fantastique qu'en est bien excusable de l'enregistrer avec quel que scepticisme.

Il y a quatre ans que M. Joseph Bourdais possède ce crâne. Il en fit l'acquisition pour cinq francs, à l'hôtel Drouot, dans le courant de l'année 1920. Il prouveait de la succession d'une femme peintre ou sculpteur, Mme Emma Poussin. Ce n'est qu'après de longues recherches, des comparaisons de tous ordres et de déductions scientifiques que M. Joseph Bourdais, convaincu qu'il se trouvait en présence d'un crâne authentique d'Henri IV, s'est décidé à écrire au chef de l'Etat.

Un étudiant, M. Camille Le Mercier d'Erm, a examiné la venerable relique que M. Bourdais a placée dans son musée particulier, peuple de toiles de maîtres. A son avis, la ressemblance est indéniable, de ce masque avec la physionomie du vainqueur d'Arques. Les cheveux et la barbe fameuse ont disparu, mais les historiens de la Révolution rapportent qu'ils furent arrachés par la populace.

M. Le Mercier d'Erm a été frappé par divers indices : les vestiges du nez qu'il estime très bourbons, la dissymétrie des sourcils qu'on voit également sur les portraits du temps. Enfin, parmi d'autres particularités, M. Le Mercier d'Erm a relevé à la base du cou, derrière la tête, une marque caractéristique d'un bleu noir, attribuable selon lui, au vernis opaque dont les Italiens reconnaissent sous les banderolles, les corps des morts enterrés embaumés.

Napoléon III reçut, en 1860, des mains du maire d'une petite commune bretonne, la tête de Richelieu, dérobée en 1793 à la Sorbonne par un bonnet nommé Cheval. Faute que les rédacteurs du « Journal » manquent de copie pour nous servir ce courrage historique de crâne...

Vie chère

Du « Quotidien », ce fillet sur la vie chère, très d'actualité :

— Un quart de beurre, s'il vous plaît...

L'épicier tâilla dans la moitié jaune une lamelle courbe. Il la déposa, entourée de papier blanc, sur l'un des plateaux de la balance, sur l'autre plateau, pour faire équilibre, il place deux poids, dit : deux.

La cliente regarde. Elle ne dit rien. Ne sait-elle pas que pour faire 123 grammes il faut trois poids : 100, 20 et 3 grammes ? Si elle ne sait pas, elle a tort, car l'épicier en profite pour la tromper.

Mais peut-être n'est-elle pas si ignorante ? Peut-être même fait-elle, avec humeur, ce calcul que 120 grammes de beurre pour 2 francs, soit le beurre à 16 francs le kilo, alors qu'il est affiché 16 francs ? et que cette perte, répétée chaque jour, sur tous les articles achetés en petite quantité, constituera, au bout de l'an, une jolie petite somme ?

Pourtant, la cliente ne dit mot : car la clientèle a peur de l'épicier.

Elle n'osera pas entrer chez une fruitière chargée d'un chou-fleur acheté chez une autre, elle ose à peine se plaindre de la mauvaise qualité d'un produit.

Songez donc : si l'épicier (il est d'impôts) allait la traîter de « râleuse », s'il allait lui dire : « Tête à tête », il allait dire : « allez donc vous fournir ailleurs... ».

— Se fournir ailleurs ? C'est, il y a cinq, dix épiciers dans la rue, mais avez-vous mesuré l'importance de ce geste : quitter un fournisseur !

C'est tout un bouquin qu'on pourrait écrire sur les exploitants commerçants. Il pourrait avoir comme titre : « Mercantis et Vautours de ce temps ».

Singeries royales

De « Paris-Soir », ce tableau exotique et rigolochard :

Madras, 2 septembre. — La cérémonie civile de l'installazione du prince Chithiva Tirumal comme maharajah de Travancore et de son aînée la Rani Setu Lakshmi Bayi comme régente de Travancore a eu lieu devant une nombreuse assistance d'Européens et d'Indiens dans le nouveau Hall du Durbar qui servait, pour la première fois, à une cérémonie de ce genre.

Le maharajah était assis sur un trône d'ivoire qui servit à tous les rajahs depuis de nombreuses générations. Au-dessus, flottait la bannière offerte à Travancore par la reine Victoria. L'agent britannique du gouvernement général remit au jeune prince le honnet de velours, insigne de sa souveraineté. La proclamation et le discours royal furent suivis de salves d'artillerie annonçant l'accomplissement de la cérémonie à l'issue de laquelle le maharajah fit une distribution de présents.

Le maharajah est l'arrière-petit-neveu du dernier gouverneur, qui mourut le 9 août.

Suivant une loi particulière du pays, les provinciaux du dernier maharajah ne peuvent pas hériter du trône et la Rani aînée est su

— Personne ne peut deviner le commerce qui se fait là.

— Voici un billet de cent francs à trois mois, dit Barbet, qui ne put s'empêcher de sourire en sortant de sa poche un papier timbré, et l'emporler vos bouquins. Voulez-vous, je ne peux plus donner d'argent comptant, les ventes sont trop difficiles. J'ai pensé que vous aviez besoin de moi, j'étais sans le sou, j'ai souscrit un effet pour vous obliger, car je n'aime pas à donner ma signature.

— Ainsi, vous voulez encore mon estime et des remerciements ? dit Lousteau.

— Quoi qu'il ne paye pas ses billets avec des sentiments, j'accepterai tout de même votre estime, répondit Barbet.

— Mais il me faut des gants, et les parfumeurs aur

L'Action et la Pensée des Travailleurs

La liquidation de l'I.S.R. et de la C.G.T.U.

Le Congrès des Mineurs vient de commencer la mise en application des décisions du V^e Congrès mondial du Parti Communiste, en ce qui concerne l'Unité. Ces décisions, mises au point par l'Exécutif dans sa séance du 12 juillet dernier, prévoient la fusion de l'I.S.R. dans le sein de la Fédération Internationale Syndicale d'Amsterdam.

Si Sézard est prêt à s'attabler en face de Jouhaux, si Luszki est épuisé par la répugnance à rejoindre Amsterdam, Borodiga s'oppose à la liquidation, en vain d'ailleurs.

Qu'on ne croie pas surtout que c'est l'I.S.R. qui a décidé sa propre disparition. Sur ce sujet, comme sur les autres d'ailleurs, c'est l'I.C. qui commande et ordonne.

Vous voulez en être convaincu ? Ecoutez Bordiga :

Quant à la question de la fusion du Pro-fintern (I.S.R.), avec l'Internationale d'Amsterdam, je me bornerai à dire tout simplement une chose, que « c'est une résolution qui doit être prise seulement par le Congrès de l'Internationale Communiste ». Ce problème ne peut pas être résolu par un autre organe, pas plus par le Pro-fintern que par l'Exécutif élargi ou une commission spéciale. Si ce problème doit être discuté ici, nous nous opposons à cette idée qui tend à réaliser l'union des deux organisations syndicales.

Tout cela est d'ailleurs parfaitement conforme aux thèses adoptées précédemment par l'I.C.

Ruensi (Italie) n'est pas trop rassuré par cette fusion lorsqu'il déclare :

Peut-on parler de liquidation ? Evidemment non ! Chaque communiste pense que l'Unité est la continuation de la lutte qu'on a engagée par la constitution de l'I.S.R.

Les communistes ont entrepris de battre Amsterdam sur son propre terrain et, ce, d'autant plus que cette tactique sera admirablement les dessins du gouvernement russe. Ils ont donc fort judicieusement défini leur action pour l'Unité en acceptant : 1^o Que l'I.S.R. fusionne avec Amsterdam en rentrant dans son sein ; 2^o Que les centrales syndicales et les fédérations rentrent dans les centrales réformistes et les secrétariats internationaux adhérents à Amsterdam.

En décidant de rentrer à la rue Lafayette en abandonnant toutes les fonctions, les mineurs unitaires — en accord avec la C.G.T.U. et l'I.S.R. — inaugurent la nouvelle politique syndicale de Moscou.

De son côté, la C.G.T.U. va accepter au prochain C.C.N. de rentrer dans la vieille C.G.T., sans conditions sans doute.

Elle se conformera ainsi aux décisions du Congrès du Palais d'Orléans qui déclarent que les portes de la C.G.T. sont ouvertes à tous.

En Allemagne, en Italie, en Tchécoslovaquie, les adhérents à l'I.S.R. rentrent de même dans les organisations d'Amsterdam. Et l'I.S.R. mettra le sceau à cette liquidation en réalisant l'accord avec Amsterdam, sur la base du programme et des statuts de l'Internationale d'Amsterdam, comme l'a exprimé le Congrès de Vienne.

S'imaginet-on que ces décisions ont été prises dans le but de renforcer la puissance de la classe ouvrière ? Si oui, alors qu'on se détrompe !

Il s'agit purement et simplement de continuer la lutte engagée, affirme Ruensi, qui s'y connaît.

L'I.S.R. a fait aujourd'hui son maximum. Elle ne recrute plus, et il est de toute évidence que son action ne sera plus le gouvernement russe. Elle le dessert pluto.

On a palié à cette situation en déclarant que l'I.S.R. sera dissoute à brève échéance, et on invite, on ordonne à tous les syndiqués communistes de rejoindre les organisations réformistes.

De cette façon, avec toute l'hatitude qu'est la sienne, le gouvernement russe pourra répondre aux gouvernements bourgeois et en particulier à celui de M. Herriot : *Voyez, comme je vous l'ai promis, je cesse toute propagande chez vous. La meilleure preuve, c'est la disparition de la C.G.T.U.*

Bien entendu, il n'y aura rien de changé au fond. Les communistes, dès leur rentrée dans la C.G.T., recommanderont leur besogne ancienne. Leur activité retrouvera un nouvel élément, s'exercera en vue de conquérir dans la C.G.T. les postes « généralement » abandonnés au moment de la liquidation de la C.G.T.U.

Puisque la C.G.T. a fait elle-même les propositions de rentrée en déclarant « la porte ouverte », elle se trouvera bien mal qualifiée pour la fermer au moment où son point de vue sera accepté par la C.C.N. de la C.G.T.U. Et Amsterdam sera dans le même cas.

Ce n'est d'ailleurs pas notre affaire. Que la C.C.N., que les bureaux confédéraux, les C.E. manœuvrent à quel mieux mieux sans se soucier des intérêts dont ils ont la charge, cela nous indiffère.

De là à faire le jeu des uns ou des autres, il y a du chemin, un chemin que nous ne franchirons pas. Nous ne ferons le jeu de personne. Nous nous efforcerons, une fois de plus, de servir le syndicalisme et rien de plus.

Tout d'abord, nous voulons, nous, une Unité honnête, loyale et solide, qui sauvegarde dès l'origine la dignité et l'expression du Syndicalisme et des syndicalistes que nous sommes. Nous nous opposerons donc à toute liquidation précipitée de la C.G.T.U. à toute disparition honteuse de l'organisme confédéral de la rue Grange-aux-Belles.

L'Unité sera le résultat d'une entente entre tous les travailleurs, de la base au sommet des deux organismes centraux, ou elle ne sera pas sincère.

Et puis, nous voulons, sur le plan national, que toutes les organisations auto-

mes nées de la scission ou issues des deux C.G.T. participent aux diverses fusions syndicales, fédérales, départementales et nationales. Pour que l'Unité soit totale, il doit en être ainsi.

Enfin, sur le terrain international, nous demanderons, conformément aux décisions du C.C.N. du 12 juillet — restées lettre morte — que les trois internationales soient convoquées au Congrès international d'Unité, que toutes leurs centrales y participent. A cette occasion, de même que sur le plan national, nous demanderons encore que toutes les organisations nationales soient également convoquées à ce Congrès.

Hors de là, il ne peut y avoir d'unité internationale. C'est ce que la minorité expose clairement au C.C.N. du 19 septembre. Elle dira aussi sur quelles bases elle croit l'unité possible.

Peut-être saurons-nous enfin ce qu'a décidé le Congrès des mineurs unitaires ? Peut-être connaîtrons-nous cette fameuse résolution d'unité adoptée à ce Congrès, cette résolution qu'en s'obstine à ne vouloir publier ni dans la *V.O.* ni dans l'*Humanité*. Ce problème ne peut pas être résolu par un autre organe, pas plus par le Pro-fintern que par l'Exécutif élargi ou une commission spéciale. Si ce problème doit être discuté ici, nous nous opposons à cette idée qui tend à réaliser l'union des deux organisations syndicales.

Tout cela est d'ailleurs parfaitement conforme aux thèses adoptées précédemment par l'I.C.

Ruensi (Italie) n'est pas trop rassuré par cette fusion lorsqu'il déclare :

Peut-on parler de liquidation ? Evidemment non ! Chaque communiste pense que l'Unité est la continuation de la lutte qu'on a engagée par la constitution de l'I.S.R.

Nous lancons cet appel à tous les camarades peintres qui se réclament de la Chartre d'Amiens pour qu'ils viennent grossir nos rangs et sauver le syndicalisme. Dans les circonstances actuelles, il est utile de donner notre sentiment et de fixer notre position. Notre sentiment est ce qu'il est déjà hier et sera demain : notre position reste précisée par le Congrès d'Amiens : Indépendance et autonomie absolue du syndicalisme. Il est bon de le rappeler au moment où trop d'intrigues se jouent pour s'emparer de nos organisations, qui jusqu'à aujourd'hui, avaient déjà déjoué les manœuvres plus ou moins jésuitiques. Cette autonomie que nous avons conquise au prix de tant de luttes et de difficultés, allons-nous laisser sombrer dans les mains d'un parti politique hypocrite et corrupteur qui tente par tous les moyens de violer l'indépendance du Syndicalisme en le mettant sous la tutelle de ce parti dit communiste ?

Notre syndicat combattra avec ardeur contre certains individus d'une moralité plus que douteuse qui, par une campagne de calomnie et de chantage contre nos camarades, créent la haine entre nous ; et nous rappelons à ces individus que le syndicat des Peintres a un beau passé et n'a jamais attendu, pour faire de l'action, les mots d'ordre d'un parti ou d'une secte quelconque.

Né restons plus dans la confusion ; prenons nos responsabilités et affirmons-nous nettement.

A partir d'aujourd'hui, nous serons les adversaires déterminés de ce parti, et notre attitude ira jusqu'à une hostilité violente, en laissant à ce parti toutes les responsabilités qui encourge certains individus à mener une campagne plus ou moins propre contre ceux qui cherchent à sauver notre mouvement syndical. Qu'ils ne soient pas surpris si demain des représailles se reproduisent, provoquées par leur action fausse et jésuite en essayant de s'emparer du Syndicalisme.

Que tous ceux qui se réclament de la Chartre d'Amiens soient avec nous pour le sauver de cette pieuvre politique et nous ayons accompli une bonne action.

Vive le syndicalisme fédéraliste, régénérateur du monde !

AUX CHARPENTIERS EN FER. — Camarades, il est urgent que des décisions importantes soient prises pour généraliser sur tous les chantiers de la Seine, les revendications corporatives et sociales du syndicalisme.

Il faut aussi que les quelques réfractaires au syndicat sentent que notre action n'est pas un vain mot. D'autre part, nous espérons que l'hésitation des indépendants a assez duré, il faut qu'ils choisissent : ou avec nous, ou contre nous.

Pour toutes ces raisons, revendications immédiates, les 8 heures, nos salaires, nos us et coutumes, et pour examiner les moyens rapides de faire capituler le patronat quel qu'il soit.

Pour que notre section, notre corporation reprenne sa place d'avant-garde invincible, vous assisterez tous à l'Assemblée Générale qui aura lieu le dimanche 7 septembre, à 9 heures du matin, 8, avenue Mathurin-Moreau (Métro Combat).

Il est d'une importance capitale que tous les Charpentiers en Fer soient présents à cette importante réunion corporative où des décisions d'une gravité exceptionnelle seront prises.

Camarades, le 7 septembre, tous debout, tous à la réunion.

Le Secrétaire, A. Reitzer.

N.B. — Pour cette réunion, un pointage de cartes très rigoureux sera fait à l'entrée de la salle.

Les adhésions et les cotisations seront reçues.

Nota. — La maison Hamel-Dernis-Berson est toujours à l'index ; depuis deux mois, le chef monteur Fan n'a pu trouver de compagnons pour exécuter ses travaux. Nous demandons à tous les gars du bâtiment, sans distinction de profession, d'exercer une surveillance serrée et que pas un ferrailleur ne soit toléré sur les chantiers de cette maison.

CHEZ LES TERRASSIERS

Cynisme patronal

La Société Industrielle des Travaux exécutant en ce moment de grands travaux pour le compte des chemins de fer de l'Etat a cru trouver un bon moyen d'augmenter ses bénéfices. Au lieu de chercher à moderniser son outillage ou de diriger le travail d'une façon rationnelle, ce qui lui était pourtant facile avec l'équipe de professionnels expérimentés qu'elle occupait sur ses chantiers, elle n'a trouvé rien de mieux que de vouloir diminuer les salaires déjà trop réduits de ses compagnons terrassiers.

Au moment où le prix du pain dépasse les cours prévus par les plus pessimistes, et quand les autres denrées suivant cette ascension désordonnée montrent que seul le coût de la vie s'élève assez haut pour pouvoir prétendre non pas seulement à l'ascension du mont Everest mais à arriver jusqu'à la catastrophe, l'inconscience patronale est quelque peu exorbitante de seulement prétendre rabaisser les salaires.

Mais où le cynisme patronal s'avère, c'est que, après avoir notifié à nos camarades leur volonté bien nette de ne presque plus les payer de tout, la Société nous demande de laisser à leur disposition une équipe de boiseurs pour consolider le travail par mesure de sécurité publique.

Mais, messieurs, la sécurité publique, vous vous en moquez ! Puisque, du jour au lendemain, sans aucune conversation avec le Syndicat, vous faites en sorte que vos ouvriers quittent le travail.

Vous savez bien que les terrassiers n'accepteraient pas une diminution de salaires en raison même de la demande d'augmentation qu'ils vous ont présentée tout dernièrement.

Société Industrielle de Travaux, comme les autres employeurs, vous aurez des ouvriers non seulement pour consolider, mais pour continuer etachever vos travaux, lorsque vous les paieriez aux prix réclamés.

C'est-à-dire pas davantage.

Le secrétaire : FRAGO.

Dans le S.U.B.

Les grands révolutionnaires

Le grand révolutionnaire Locatelli nous apprend ou veut nous apprendre comment l'on est révolutionnaire. Et durant une colonne dans l'*"Humanité"*, il s'efforce de démontrer le peu de révolutionnisme qui nous anime. Pour ce faire, il s'appuie sur des déclarations, toutes gratuites d'ailleurs, que des syndiqués ont été refusés au S.U.B. A cela, nous répondons : « Menteur, menteur », parce que nous mettons au défi quelconque, Locatelli compris, de nous en apporter la preuve.

Oui, nous avons refusé à ce dernier de faire des syndiqués par procuration, comme nous le ferons demain ; ce ne sont pas des mythes que nous voulons au syndicat, ni des membres honoraires, nous voulons des hommes en chair et en os, des ouvriers du Bâtiment, des vrais, mais non des syndiqués de circonstance. De même, nous refusons de syndiquer des travailleurs de la métallurgie ou de toute autre profession, seraient-ils des syndicalistes tout court. Et cela parce que nous estimons que chaque individu doit lutter dans la profession où il travaille.

Et maintenant, M. Locatelli, le S.U.B. pourrait se plaindre, pas à vous certainement, en vous disant qu'au cours de notre action dans les chantiers, nous avons trouvé de braves ouvriers avec la carte du Parti Communiste qui nous ont déclaré froidement, une carte nous suffit, nous n'en payons pas deux. Et savez-vous ce que font ces braves ? Ils font comme les jaunes, c'est-à-dire 9 et 10 heures et au rabais ; ces ultra-purs, d'ailleurs, dans quelques jours, auront de nos nouvelles.

Nous vous déclarons que nous nous avons de vos appréciations et de votre révolutionnisme de bureau, 33, rue de la Grange-aux-Belles, ce qui, avouez-le, est un peu plus facile qu'il nous a été facile d'organiser les 1.000 ou 1.100 camarades depuis un mois et demi. Ça, ce sont des chiffres, M. Locatelli, ce n'est pas de l'histoire à tant la ligne.

Et puis, savez-vous, le S.U.B. se moque de vos apprécier, il vous met au défi de prouver ce que vous écrivez si bien, y compris les Marseillais. D'ailleurs, pour plus d'éclaircissement, la prochaine assemblée générale du S.U.B. nous dira par l'organe de ses adhérents, ce qu'ils pensent.

Un conseil, pas à vous qui ne nous intéressez pas, mais pour tous les malheureux qui ne sont pas responsables : cessez d'aficher les haines, elles sont, hélas ! trop vives, et si vous avez un tant soit peu le souci de ceux que vous semblez défendre, vous auriez la pudeur de ne pas écrire de pareilles insanités, car vous devriez savoir que mes camarades et moi nous employons de notre mieux à développer l'harmonie et à unir les efforts ouvriers dans le Syndicat.

D'ailleurs, le S.U.B. se fait fort d'en faire la preuve, par les meilleurs d'adhérents qu'il se propose de réunir sur le programme du Syndicalisme Révolutionnaire, lutte de classes. — Pommier.

Nota. — Cet article a été envoyé à l'*"Humanité"*, nous verrons s'il sera mis au pénal comme tant d'autres.

L. PETIT.

AUX CHARPENTIERS EN FER. — Camarades, il est urgent que des décisions importantes soient prises pour généraliser sur tous les chantiers de la Seine, les revendications corporatives et sociales du syndicalisme.

Il faut aussi que les quelques réfractaires au syndicat sentent que notre action n'est pas un vain mot. D'autre part, nous espérons que l'hésitation des indépendants a assez duré, il faut qu'ils choisissent : ou avec nous, ou contre nous.

Pour toutes ces raisons, revendications immédiates, les 8 heures, nos salaires, nos us et coutumes, et pour examiner les moyens rapides de faire capituler le patronat quel qu'il soit.

Pour que notre section, notre corporation reprenne sa place d'avant-garde invincible, vous assisterez tous à l'Assemblée Générale qui aura lieu le dimanche 7 septembre, à 9 heures du matin, 8, avenue Mathurin-Moreau (Métro Combat).

Il est d'une importance capitale que tous les Charpentiers en Fer soient présents à cette importante réunion corporative où des décisions d'une gravité exceptionnelle seront prises.

Camarades, le 7 septembre, tous debout, tous à la réunion.

Le Secrétaire, A. Reitzer.

N.B. — Pour cette réunion, un pointage de cartes très rigoureux sera fait à l'entrée de la salle.

Les adhésions et les cotisations seront reçues.

Nota. — La maison Hamel-Dernis-Berson est toujours à l'index ; depuis deux mois, le chef monteur Fan n'a pu trouver de compagnons pour exécuter ses travaux. Nous demandons à tous les gars du bâtiment, sans distinction de profession, d'exercer une surveillance serrée et que pas un ferrailleur ne soit toléré sur les chantiers de cette maison.

Les huit heures

Tout a été dit sur les bienfaits de la journée de huit heures. Néanmoins, il est nécessaire que nous insistions encore sur cette question. Après quarante années d'efforts ininterrompus, nous nous demandons si les prolétaires ont réellement pris toute la portée de cette conquête.

Le patronat, avec la complicité du pouvoir et des inspecteurs du travail, ne veut pas appliquer la loi. Il sait que cette journée de huit heures permet au prolétariat de se relever moralement et intellectuellement, et il a peur de cette émancipation morale des prolétaires, pleine de danger pour lui dans l'avenir.

Les huit heures, c'est la possibilité de s'instruire, de s'élever intellectuellement, de chasser la sottise et l'ignorance,

Les huit heures, c'est la vie de famille renforcée, c'est en même temps — les statistiques l'ont prouvé — le